

Quand les enfants des rues de Bamako exposent la violence de leur quotidien



Une photo prise par Ali lors des ateliers photographiques d'Arnold Grojean, à Bamako, au Mali.
arts

A la galerie Fait & Cause, à Paris, le photographe Arnold Grojean donne à voir le résultat des ateliers photographiques qu'il a menés sur plusieurs années avec des enfants des rues de Bamako, au Mali. Le résultat, beau et passionnant, met en lumière la situation dramatique de ces jeunes que peu de monde voit. A la galerie Fait & Cause, dans le IV^e arrondissement de Paris, le photographe Arnold Grojean expose au public "*Koungo Fitini (problèmes mineurs)*", son travail de fin d'études à l'Ecole supérieure des arts de l'image "LE75". L'installation, pour laquelle il a été récompensé des prix Roger De Conynck en 2015 et Médiatine en 2017, est le fruit d'un projet mené sur plusieurs années, à Bamako, au Mali.

Entre avril 2013 et avril 2015, le jeune homme a d'abord organisé des ateliers de photographie, en collaboration avec l'association Sinjiya-ton Mali, avec des enfants des rues, de plus en plus présents en Afrique de l'Ouest. L'occasion pour ces jeunes, âgés de 11 à 16 ans, de donner à voir leur quotidien fait de violence, de drogue, de prostitution mais aussi de liberté et d'euphorie - de quoi rendre difficile leur réinsertion dans une vie plus "normale". Kalilou, Rokia, Ali, Moussa, André, Kalifa et Boss ont regroupé leurs images dans des livrets, agrémentés de textes et de dessins à eux. Arnold a ensuite photographié, avec l'aide d'enfants qu'il avait rencontrés, des amis à eux, de nuit, dans les lieux emblématiques de la ville. Une façon pour le professionnel de "*faire partie de la team*" et de montrer que ces "*problèmes mineurs*" le sont à double titre : à la fois parce qu'ils touchent des gamins, mais aussi parce que les difficultés de leur vie semblent



être un problème subsidiaire pour les autorités du pays. Arnold nous a expliqué tout ça, à la galerie, tout en commentant ses photos et celles des enfants.

Pourquoi t'es tu intéressé à la problématique des enfants des rues, à Bamako ?

Arnold Grojean - C'était un sujet auquel j'étais familiarisé, entre guillemets, car j'ai une tante qui vit au Mali et qui travaille pour une ONG confronté à ce problème. Et je connaissais depuis 2009 des gens de Sinjiya-ton Mali, l'association avec laquelle a débuté ce projet.

En fait, quand on arrive au Mali, pour quelqu'un qui est européen, c'est une première surprise de voir tous ces enfants dans la rue. La seconde est d'apprendre que parmi tous ces enfants, une partie sont des enfants de la rue, vivant jour et nuit dans la rue sans autorité parentale. J'ai trouvé que c'était un sujet qui méritait d'être approfondi pour sensibiliser les gens et apporter une aide éventuelle à ce problème sociétal assez nouveau. Ça ne fait que depuis une trentaine d'années, apparemment, qu'il y a des enfants des rues.

Environ la moitié de la population malienne a moins de 15 ans , et, ce qu'il est important de comprendre, c'est qu'en Afrique de l'Ouest, l'éducation d'un enfant est radicalement différente de celle d'un gamin en Occident. J'en parle dans le lexique qui est proposé à l'expo : *"L'éducation d'un enfant au Mali part du principe de base que tout le monde joue un rôle dans l'éducation d'un enfant. Ce n'est donc pas le rôle seul des parents mais de la communauté. Ce principe est selon moi fondamental pour une compréhension plus juste et plus contextualisée du projet photographique dont il est question. Ainsi, les enfants au Mali, dès leur plus jeune âge, même des enfants de moins de 5 ans, sont fort libres de leurs mouvements. Ils peuvent circuler dans leurs quartiers, ruraux ou urbains, de façon bien plus indépendante que les enfants en Occident"*. Si je précise cela dans le lexique, c'est pour pouvoir mieux s'imaginer le contexte des rapports de pouvoir, décrits dans les livrets, existants entre les enfants des différents milieux, qu'ils vivent dans leur famille, soient issus d'une école coranique ou encore de la rue, lorsqu'ils se mélangent.



Moussa et Liguï. Photo de Moussa.

Pourquoi était-ce important pour toi de faire participer les enfants au projet, en leur permettant de prendre des photos et de les exposer dans des livrets accompagnés de textes et de dessins ? Comment cela s'est-il passé ?

Plus qu'important, c'était la priorité. A la base, je ne savais pas que j'allais moi aussi faire des photos. Le projet en-soi, c'était bien les ateliers avec les enfants. Par ce biais, ils ont pu exprimer leur quotidien, et je considère qu'il n'y a personne d'autre qui peut le faire mieux qu'eux. C'était une façon de leur donner, enfin, la parole dans une société où ils sont ignorés. Et ça s'est très bien passé, d'une façon qui a dépassé toutes mes espérances ainsi que celles des gens qui m'entouraient et qui travaillaient sur la thématique.

C'est Mamadou Touré, le directeur de Sinjiya-ton, qui a proposé à des enfants de l'association de participer. Ils et elles étaient donc tous volontaires et ont montré un intérêt pour apprendre la photographie et pour saisir l'opportunité de s'exprimer et de raconter leur quotidien. Sur tous les enfants avec lesquels j'ai travaillé, il n'y en avait que trois qui dormaient à l'association Sinjiya-ton, les autres restaient dans la rue. Les faire sortir de la rue est une opération très délicate pour les associations de ce genre. C'est un processus qui doit se faire en plusieurs phases, pendant lesquelles un enfant décide et mûrit sa décision de s'intégrer ou pas dans un projet de vie avec l'asso. Sans ces précautions, les chances que cela fonctionne sont quasi nulles. Parmi les enfants avec lesquels j'ai travaillé, il y en avait donc trois qui étaient, on va dire, dans la phase numéro 2 : ils logeaient



[Visualiser l'article](#)

sur place, mais n'étaient pas encore engagés dans la phase supérieure (faire des études, etc). Tous les autres dormaient dans la rue mais venaient de temps en temps à l'asso pour discuter, et étaient en train de réfléchir au fait de l'intégrer, ou pas, ce qui représente la phase 1. La seule fille du projet, Rokia, avait transité par l'asso mais l'avait quittée. Lorsqu'elle a entendu parler du projet photographique, elle a voulu y participer car elle restait très reconnaissante envers l'association qu'elle considère encore aujourd'hui comme sa famille.

Je trouve que beaucoup de photos des enfants relèvent d'un parti pris artistique et d'une réflexion intéressante : un certain cadrage, des ombres bien placées, des détails porteurs de sens (par exemple, le mot "diable" écrit sur un mur et, à côté, un homme inquiétant dans le noir)... Cela t'a étonné que des jeunes enfants puissent produire un travail d'aussi bonne qualité ?

Cela m'a surpris, oui. Sans aucune connaissance de la photo au préalable, les images qu'ils ont produites sont si fortes qu'elles provoquent un étonnement. Finalement, j'ai l'impression que quelqu'un d'extérieur n'aurait pas pu produire ce type d'images : elles sont spontanées, pas toujours faites dans un but esthétique, mais, pourtant, la réalité des enfants est tellement dense que, même s'ils ne font que photographier ce qui se présente à eux, c'est fort car leur mode de vie en lui-même est extrêmement puissant.

Par rapport aux cadrages et aux ombres dont tu parles, il y a aussi une sélection qui a été faite de ma part en tant que photographe car le processus a duré plusieurs mois et la matière était donc très volumineuse. J'ai essayé de faire sélection équilibrée entre l'esthétique de l'image et ce qu'elle évoque. Et ce, tout en prenant en compte le choix et l'importance que les enfants ont mis sur certaines images plutôt que sur d'autres quand on les a revues ensemble lors de l'editing des photos. Ainsi, je les sensibilisais à la photographie et leur montrait ce qui, selon moi, était intéressant ou non.

www.lesinrocks.com

Pays : France

Dynamisme : 18



Page 5/10

[Visualiser l'article](#)



Photo de Rokia



Les enfants avaient quoi comme appareil photo ?

Dès le départ, je souhaitais ça soit du local, pas qu'on se serve d'appareils ou de pellicules venant d'Occident par exemple. Le matériel a été trouvé sur les marchés locaux. C'était donc des appareils de basse manufacture en général, mais pas des appareils jetables. Je n'en voulais pas pour que les enfants puissent changer les pellicules eux-mêmes, s'occuper de leur appareil, en prendre soin, mettre des piles dedans, sortir la pellicule eux-mêmes pour qu'on aille ensemble au labo la développer... Bref, que ça ne soit pas juste appuyer sur un bouton et voilà. Les pellicules étaient elles-aussi trouvées là-bas et nombre d'entre elles portaient les impacts des contraintes locales - elles étaient passées, restées trop longtemps à la chaleur, périmées. Au labo, *idem*, certaines pellicules ont été bloquées dans les appareils quand elles étaient en développement car il y avait fréquemment des coupures de courant. Cela a donné finalement un aspect très graphique aux pellicules - aspect qui n'était pas calculé mais qui, je trouve, s'inscrit de façon pertinente dans la thématique et dans ce que les enfants expriment.

Certaines photos sont relativement joyeuses, avec par exemple des gens qui prennent la pose, mais d'autres sont très violentes : une jeune femme qui a subi un viol allongée nue au milieu de ses bourreaux, des enfants drogués, des dessins des petites filles qui se prostituent à la gare... Au final, ces photos servent aussi de témoignages de la dureté de leurs conditions de vie dans la rue...

Tout à fait. Pour un enfant des rues, être à la rue c'est toute cette dureté, cette appréhension à laquelle il est confronté au quotidien, de manière presque constante, non exceptionnelle. Mais c'est aussi pour ces enfants beaucoup de moments emprunts d'euphorie, grâce à leur liberté. C'est aussi pour cela que c'est si complexe la thématique des enfants des rues : au-delà de ce que l'on pourrait penser, c'est extrêmement compliqué, pour un enfant qui a goûté à la rue, de retourner dans un chemin de vie plus serein, plus organisé.



Photo d'Arnold Grojean

Dans les livrets réalisés par les enfants, on voit en effet qu'ils préfèrent retourner à la rue que rester dans le foyer... C'est d'ailleurs ce qu'écrit Kalilou : "On dirait qu'une fois que tu as commencé à être à la rue, c'est rentré dans ton sang. Tu ne peux plus t'en passer." Pourquoi ?

Je pense, justement, que c'est ce qui m'a le plus marqué dans ce projet. Quand j'ai commencé, le premier jour, l'éducateur avec qui j'allais faire les ateliers m'a dit : *"Tu vois, ces enfants, ils sont dans la rue, ils vivent des choses très difficiles, et pourtant, si tu les mets dans une famille de riches maliens, où ils auront tout ce qu'ils veulent et seront des enfants gâtés, eh bien tu verras qu'ils retourneront quand même dans la rue"*. Cette phrase a pris de plus en plus de sens au fur et à mesure du projet. C'est quelque chose qui me dépasse encore, qu'il soit aussi difficile de réintégrer un enfant de la rue. D'autant plus quand on voit ces livrets, avec les problèmes dont ils nous font prendre connaissance, cette réalité et les violences qu'ils subissent et dont je n'aurais jamais pu imaginer qu'elles aillent aussi loin... Et dont je sais que même la plupart de la population malienne n'est pas consciente.

Même au sein d'une association aussi exemplaire et idéale que Sinjiya-Ton, qui leur propose un vrai projet de vie, la réintégration d'un enfant est un processus extrêmement délicat. Cela ne peut se faire qu'en plusieurs étapes, pour lesquelles patience et empathie sont les maîtres mots. Je pense que l'ensemble des organismes travaillant sur la thématique sont d'accord pour dire que, de manière générale, *"plus un enfant restera dans la rue, plus difficile il sera de le récupérer"*. D'ailleurs, j'ai une anecdote à ce propos qui a beaucoup de sens : la première photo qu'on a développée, c'est la photo d'un homme d'une cinquantaine d'années (voir ci-

dessous). Quand j'ai montré cette image à Kalilou, il m'a dit : *"Ça, c'est un grand enfant de la rue, c'est mon ami"*. Cette phrase résonne encore : on le voit bien, c'est un adulte de 50 ans. Pourtant, pour les enfants, c'est un enfant de la rue et ce, peu importe son âge : c'est quelqu'un qui vit dans la rue, qui a été enfant de la rue, et qui est donc encore enfant de la rue dans l'âme.



L'adulte "enfant des rues". Photo de Moussa

D'ailleurs, on se rend compte grâce aux textes dans les livrets que ce sont toujours des adultes qui profitent des enfants. Avez-vous eu l'occasion de rencontrer les adultes qui les exploitent ? Par exemple celui que l'on surnomme *"Bandit chef"* ?

"Bandit chef" , qui est apparemment le chef de tous les enfants à Bamako, non, je ne l'ai jamais vu. Je n'ai pas cherché à le voir et je ne suis pas sûr que ça ait été une bonne idée ! Mais quand j'ai débuté ce projet, il a été indispensable que les chefs des enfants des rues des quartiers que je fréquentais soient au courant de ce que j'étais en train de faire, et l'approuvent. Pour certains je les ai rencontrés directement et j'ai eu à parler avec eux ; pour d'autres ça n'a pas été un lien direct, juste un lien visuel de reconnaissance. Mais sans cette approbation des chefs, il aurait été impossible de faire un projet tel que celui-ci : à la fois les ateliers avec les enfants et, dans un second temps, pour aller plus loin, faire ces portraits nocturnes d'enfants des rues dans des sites à Bamako bien précis : l'autogare, les halles de Bamako... Des lieux qui font partie des plus dangereux de la ville. L'autogare, par exemple, même la police ne s'y rend pas aisément. Donc si j'ai pu



faire des photos là-bas, en pleine nuit, avec tout mon matériel, sans qu'il ne m'arrive rien c'est parce que les enfants des rues et leurs chefs avaient confiance en moi et me laissaient faire.

Tu as eu des soucis ?

Oui. Pas avec un enfant des rues ou un de leurs chefs, mais une nuit avec un homme qui battait avec sa ceinture un des gamins que je connaissais. Je me suis interposé puis me suis battu avec cet homme. Je me suis cassé la main. Ça a terminé au commissariat, après que la police nous ait tous arrêtés, l'homme, les enfants et moi. Ça a été une expérience extrêmement difficile. Tant pour le passage au commissariat en lui-même que pour la mise en lumière du quotidien des enfants. Le commissaire qui m'auditionnait donnait raison à la personne qui battait l'enfant. Il voulait m'enfermer, sous prétexte que, bien que l'homme soit en train de battre un enfant, c'était un enfant des rues et donc ce n'était pas grave. Il disait que les enfants des rues, c'était de la vermine. Il ne comprenait même pas pourquoi je m'étais interposé. Cette expérience m'a, donc, permis de voir que mêmes les autorités sont plus que négligentes, voire arrangeantes, avec les violences faites sur ces enfants. Mais le fait de voir un Blanc s'interposer et se mettre de leur côté a aussi renforcé la confiance des enfants des rues envers ma présence et le positionnement du projet photographique.

Le reste de l'expo est constitué de photos d'enfants des rues que tu as prises, la nuit. Pourquoi, en plus des ateliers, souhaitais-tu faire ces prises de vue-là et pourquoi avoir choisi le point de vue nocturne ?

Certains enfants qui ont participé aux livrets m'ont aidé, en m'introduisant auprès d'enfants sur différents sites. En fait, je pense qu'avoir fait toute cette démarche avec eux, tous ces ateliers, de les avoir conseillés, suivis dans leur processus de création de façon individuelle, toute cette confiance qu'ils ont mis en moi et dans mon regard, mes conseils.... Tout cela a fait que, prendre ces photos, c'était une forme de participation de ma part, une façon de dire que, d'une certaine manière, je faisais partie de la *team* .

Là, il m'a fallu réfléchir à comment faire des images qui allaient compléter les leurs - et non pas se confondre avec elles - et comment apporter quelque chose au projet. C'est la raison pour laquelle j'ai fait une prise de vue assez systématique et esthétique alors que leurs photos sont, au contraire, dans quelque chose de complètement éclaté. Ensuite, je me suis positionné dans ma prise de vue nocturne car, comme je te le disais, au Mali, il y a énormément d'enfants, qui sont beaucoup plus libres que les enfants occidentaux. Donc la journée, tous les enfants se mélangent. Il y a à la fois ceux qui sont en famille, ceux des écoles coraniques (les enfants Talibés), et les enfants des rues. Tous ces enfants se frottent les uns les autres, apprennent à se connaître. En revanche, ça n'est pas le cas la nuit, où seuls les enfants des rues y restent. C'est donc ce qui les caractérise, ce moment bien précis de la nuit. Et puis, la nuit, aussi, c'est un moment où finalement tout le monde rentre chez soi, en sécurité. Pour quelqu'un qui est dans la rue, la réalité est totalement différente : la journée, il ou elle se prépare pour cette nuit qui va être le moment de risque, le moment où tout peut arriver. Et pour, en principe, se réveiller le matin soulagé d'être là sain et sauf, et recommencer ce schéma chaque jour et chaque nuit. C'est un schéma qui a de nombreux points communs avec celui de la plupart des animaux sauvages quand on y pense.

La nuit est le moment de tous les dangers, mais aussi le moment symbolique de ce qui les attire dans le fait de vivre à la rue : cette forme de liberté qu'ils expérimentent. Il n'y a pas de contrainte derrière eux, pas d'autorité parentale, ils sont là, seuls, en pleine nuit. J'ai pu voir à quel point ils étaient dans une sorte de bouillonnement, d'euphorie, presque de folie chez certains, à s'amuser, à faire des bêtises, à se chamailler, à se battre, à se lancer des défis improbables, à essayer de jouer avec des fous qui sont là aussi, faisant partie intégrante, et avec cohérence, d'un environnement devenu si bizarre et si étrange... C'est un moment très très très spécial

www.lesinrocks.com

Pays : France

Dynamisme : 18



Page 10/10

[Visualiser l'article](#)

où, finalement, je me suis aperçu qu'il n'y avait là personne de raisonnable. La nuit est à eux, pour le meilleur et pour le pire, et c'est en ça qu'ils se distinguent, en grande partie, du reste des enfants du monde.

PS : Arnold a insisté pour remercier l'association Sinjiya-Ton, l'école supérieure des arts de l'image "LE75" et la galerie Fait&Cause à la fin de cet article : *"Le minimum pour montrer ma reconnaissance à ces gens qui ont tant fait pour ce projet."*

"Koungo Fitini (problèmes mineurs)" , une exposition d'Arnold Grojean, présentée par l'association Pour que l'Esprit vive et le site Sophot.com. Entrée libre du mardi au samedi à la galerie Fait & Cause, 58 rue Quincampoix, Paris IVe. Jusqu'au 28 avril.